

La Banque nationale.

Photo Neurdein.

CHAPITRE V

LA COLLÉGIALE DES SAINTS MICHEL ET GUDULE

Palais de la Banque Nationale. — La Colonne du Congrès.

Originellement à l'extrémité de Bruxelles et presque adossée à ses remparts — dont une partie intéressante subsiste dans les jardins mêmes des maisons dominant le chevet de la collégiale — celle-ci s'élève à l'un des points culminants de l'agglomération : la colline de Saint-Michel. On se rend compte de l'escarpement par le fait que trente-cinq degrés conduisent au portail principal, alors qu'on accède par dix-sept marches au portail nord, qu'enfin par le portail sud on pénètre de plain pied.

Commencée vers 1220, Sainte-Gudule fut en construction trois siècles durant et, dit Schayes ¹, « dans ses diverses parties, elle présente un spé-

¹ *Histoire de l'Architecture en Belgique*, t. II, p. 143.

cimen complet des styles d'architecture qui se succédèrent durant ce long espace de temps. » Parmi les architectes associés à la construction,

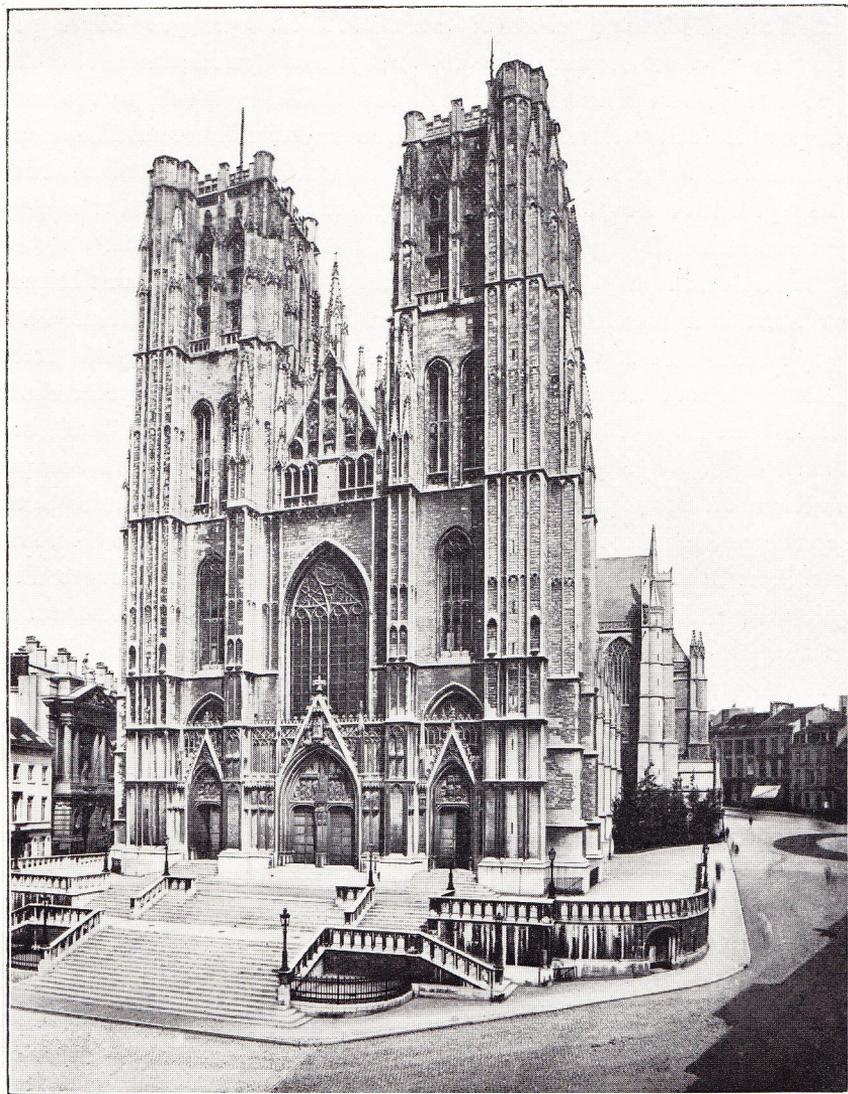


Photo Neurdein.

La Collégiale des Saints Michel et Gudule.

on cite Jean Van Ruysbroeck, l'auteur de la flèche de l'Hôtel de Ville.

L'ensemble est empreint de majesté. L'impression produite par ses tours massives de 68 mètres de haut est saisissante. Il est visible, d'autre

part, qu'on s'est montré soucieux, par des adjonctions successives, de rehausser l'effet du décor.

Isolée complètement, précédée d'une rue large et droite et d'un parvis de création récente également, surélevée en quelque sorte par un escalier en terrasses, enrichie de sculptures (modernes), bordée de rampes d'accès aux candélabres multiples, la Collégiale façonnée, mise en valeur par des ouvriers habiles, se présente, baignée de lumière, comme un joyau serti avec art. Peut-être son cadre, rendu trop spacieux, affaiblit-il plutôt qu'il ne renforce l'aspect de sa grandeur. C'est le cas très fréquent des églises qu'on dégage.

Chose non douteuse, les époques et les styles successifs ont laissé leur traces dans son architecture. Le chœur et la croisée datent du XIII^e siècle; les tours du XIV^e siècle, sinon du suivant; les chapelles latérales sont, l'une du XVI^e siècle, l'autre du XVII^e siècle, et la chapelle absidale, également en hors d'œuvre, ne remonte qu'à l'année 1673. Restaurée de 1848 à 1856 par Suys père, ornée d'un perron en 1861, on l'a complétée, récemment, en 1909, par une nouvelle sacristie. De beaux arcs-boutants superposés soutiennent les murs de la nef centrale couronnée d'une rampe ajourée dont le motif ornemental affecte plus ou moins la forme d'un K. Ce qui, au gré de Schayes, ferait dater cette partie de la construction du règne de Charles de Bourgogne ou de Charles d'Autriche. Cela nous paraît quelque peu cherché. Les porches latéraux sont des ajoutés purement modernes.

L'immensité de l'édifice est frappante et c'est chose à peine compréhensible que l'on se soit montré soucieux, au début du XIII^e siècle, de doter d'un temple de cette importance une ville d'aussi faible étendue que l'était alors Bruxelles. L'intérieur désarme la critique. Peu d'églises laissent une impression plus profonde. L'appareil complètement déroché imprime au coup d'œil une sévérité que ne troublent point les surcharges décoratives.

Vu de la grande nef, longue de 108 mètres, le chœur, avec ses colonnes cylindriques, ornées de bouquets de feuillages supportant de belles et puissantes ogives en gothique primaire, couronnées d'un merveilleux triforium aux arcs multiples et ingénieusement raccordés, les quatre magnifiques verrières jetant sur le tout leur note à la fois riche et mystérieuse, présente un ensemble de splendeur peu fréquemment réalisé.

Les vitraux du sanctuaire sont anciens; on a cru pouvoir les attribuer à Rogier Van der Weyden. L'erreur se réfute d'elle-même, attendu que les personnages qu'on y voit figurés sont Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne; Philippe le Beau et Jeanne de Castille; Charles-Quint et

Ferdinand, son frère ; enfin Philippe II et Marie de Portugal, sa première femme, tous postérieurs à la mort du grand maître.

Plus près de la vérité est que l'illustre peintre semble avoir trouvé dans le chœur de Sainte-Gudule le motif du fond de son précieux triptyque des *Sept Sacrements*, créé pour la cathédrale de Tournai et aujourd'hui au musée d'Anvers.

Jean II, duc de Brabant, mort en 1312 ; Marguerite d'York, sa femme ; Antoine de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, mort en 1431 ; Ernest d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, d'autres princes et princesses, dont un fils de Louis XI, et le prince héritier, Louis, premier né du roi Léopold I^{er}, mort en bas âge, en 1834, sont inhumés dans le chœur. Le mausolée de Jean II, surmonté d'un lion de cuivre, et celui de l'archiduc Ernest, mort en 1595, qu'on voit dans le chœur à gauche et à droite, furent érigés aux frais de l'archiduc Albert.

La figure tombale, en marbre, de l'archiduc Ernest, en armure et couronné, la tête appuyée sur la main, est l'œuvre du fameux sculpteur anversois Robert de Nole, travaillant, à ce qu'il semble, d'après le dessin d'un peintre, Josse de Beckberge.

Quant au lion de cuivre doré, pesant trois mille kilos, du monument de Jean II, il n'est pas, comme on peut le lire dans la majorité des guides, l'œuvre d'un sculpteur du nom de Jérôme de Montfort, lequel n'a



Photo Neurdein.

Sainte-Gudule. Le portail sud.

pas existé, mais de Jean de Montfort dont il porte la signature avec la date : 1610. Jean de Montfort est un artiste connu. Il fut chambellan de la cour des archiducs, ami de Rubens et de van Dyck, lequel a



Sainte-Gudule. La nef principale.

Photo Neurdein.

laissé de lui un admirable portrait, aujourd'hui au musée de Vienne.

Les stalles du chœur proviennent de l'abbaye de Forest. La chapelle du Saint-Sacrement, latérale, du côté de l'Évangile (à gauche), fut érigée en 1539, pour glorifier les hosties miraculeuses qui, profanées, rendirent du sang. Elle leur doit sa parure principale : quatre immenses verrières, dessinées par Bernard van Orley et Michel Coxcie, peintes par Jean Haeck,

sur les cartons retraçant les divers épisodes de cet événement fameux dans l'histoire de Bruxelles. Ces grandioses morceaux, placés de 1546 à 1547, furent exécutés aux frais de Charles-Quint, de Ferdinand, roi des Romains, son frère, de François I^{er}, de Marie de Hongrie, de Jean III de Portugal, tous parents de l'Empereur.

A la partie inférieure des verrières se voient les portraits des princes précités et de leurs épouses, de Marie de Hongrie et du roi Louis, son époux. Un cinquième vitrail, moderne, œuvre de Jean-Baptiste Capronnier, occupe le fond de la chapelle. Il représente l'exaltation du Saint-Sacrement et complète remarquablement cette splendide décoration.

L'autel en bois sculpté, également moderne, que domine cette dernière pièce de la série, est fouillé avec un remarquable talent. Il est l'œuvre des frères Goyers, de Louvain. C'est dans le chœur de cette chapelle que sont déposés les restes des archiducs Albert et Isabelle, du prince Charles-Alexandre de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, sans qu'aucun monument soit consacré à leur mémoire. En revanche, il y a de somptueux mausolées du Président Roose, du Conseil privé, mort en 1673, de son petit-fils Pierre, etc.

A signaler encore les épitaphes de Lucrece de Grobbendonck (1570-1617) mathématicienne célèbre et de la famille de Schotte ou Schotti que surmontait le portrait d'une dame de la famille, par van Dyck, une des toiles envoyées d'Angleterre à l'Exposition des œuvres du maître, organisée à Anvers en 1899.

Appliquées aux parois, de charmantes figures de saints, sous des baldaquins délicatement ouverts, méritent de compter parmi les plus jolies productions de leur genre, en Belgique.

La chapelle latérale sud dont l'autel a été décoré d'une statue de Notre-



Photo Neurdein.

Vitrail de Sainte-Gudule.
Marie de Hongrie et son Époux.

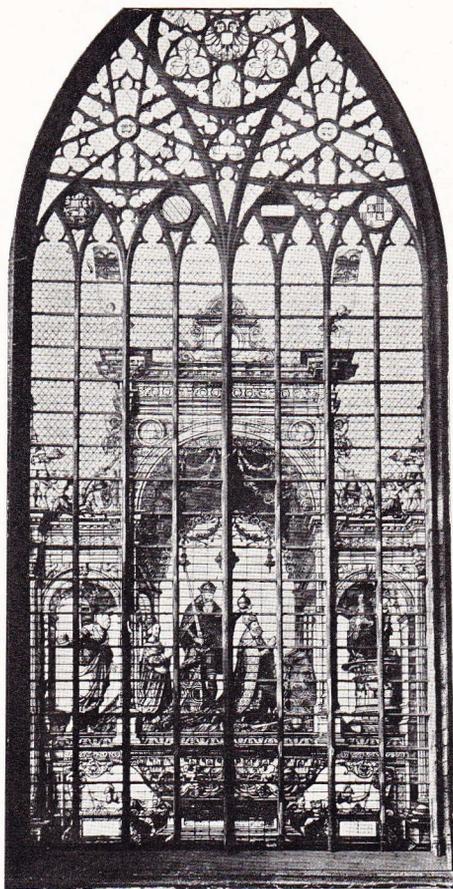
Dame de Lourdes ingénieusement éclairée par une combinaison de lumières latérales, est, avons-nous dit, du XVII^e siècle, (1649-1653). Consacrée à Notre-Dame de la Délivrance, elle, aussi, est décorée de vitraux du plus merveilleux coloris. Ces belles verrières furent exécutées en

1656 par Jean de la Barre, d'Anvers, d'après les cartons de Th. van Thulden, un brillant élève de Rubens. Ces cartons existent toujours au Musée des Arts décoratifs.

Les vitraux où apparaissent les portraits des Archiducs Albert et Isabelle, de l'archiduc Léopold Guillaume, de l'empereur Ferdinand III et de l'impératrice Eléonore, sa femme, de l'empereur Léopold I^{er} sont, peut-on dire, les plus beaux que l'on connaisse de leur temps. Aussi cette chapelle a-t-elle fait, de la part de quantité d'artistes, l'objet d'intéressantes peintures.

C'est le matin, surtout, qu'il faut la voir. Les vitraux, alors puissamment éclairés, atteignent leur maximum d'effet décoratif.

Plusieurs monuments de sérieuse valeur sont érigés dans la chapelle de Notre-Dame de la Délivrance. On y voit notamment les mausolées du comte Frédéric de Mérode, mortellement frappé pendant les combats de la Révolution



l'Photo Neurdein.

Vitrail de Sainte-Gudule.

Charles Quint et Isabelle de Portugal.

belge, œuvre très remarquable du ciseau de Guillaume Geefs, et de Félix de Mérode, frère du précédent, homme d'Etat, mort en 1857, par Ch.-A. Fraikin.

Une toile importante de F. J. Navez, élève de David et, peut-on dire, le propagateur le plus fervent de son style en Belgique, décore la même chapelle. Elle représente l'*Assomption de la Vierge* et mérite de compter parmi les meilleures toiles de son auteur.

S'il n'est pas d'église belge dont la parure soit comparable à celle de

Sainte-Gudule, pour ce qui concerne les vitraux, la collégiale, en revanche est aujourd'hui extrêmement pauvre en peintures.

Deux vastes triptyques de Michel Coxcie, peintre estimé du XVI^e siècle et que Philippe II chargea de copier pour lui l'*Adoration de l'Agneau* de van Eyck, sont exposés dans le transept. L'un de ces ensembles représente le *Crucifement*, l'autre la légende de la patronne de l'église. Elles furent créées quand le peintre avait atteint sa quatre-vingt-douzième année!

La chapelle absidale en hors-d'œuvre, dédiée à sainte Marie-Made-



Guillaume Geefs, Mausolée du comte Frédéric de Mérode frappé pendant la Révolution. Sainte-Gudule.

leine, est décorée d'un magnifique autel de marbre blanc, provenant de la chapelle de l'abbaye de la Cambre.

L'attention du visiteur est surtout attirée par deux immenses verrières décorant le transept et où, dans une ornementation d'extrême richesse, sont représentés Charles-Quint et Isabelle de Portugal; Marie sa sœur, et son époux, le roi Louis de Hongrie, tué à la bataille de Mohacz.

Le vitrail du *Jugement dernier*, surmontant le jubé est l'œuvre de Jacques Floris, donnée par l'évêque de Liège Erard de la Marck, dont on y voit les armoiries et le portrait. Les créations conservées du peintre verrier Jacques Floris, frère du célèbre peintre Frans Floris, sont des plus rares. Celle-ci est datée de 1528.

Le vaisseau est à trois nefs. Dans le collatéral sud le premier vitrail en quittant le transept, a été consacré par le roi Léopold I^{er} à la mémoire de la reine Louise d'Orléans, son épouse, morte en 1850.

Immédiatement sous ce vitrail se trouve le beau monument en mar-

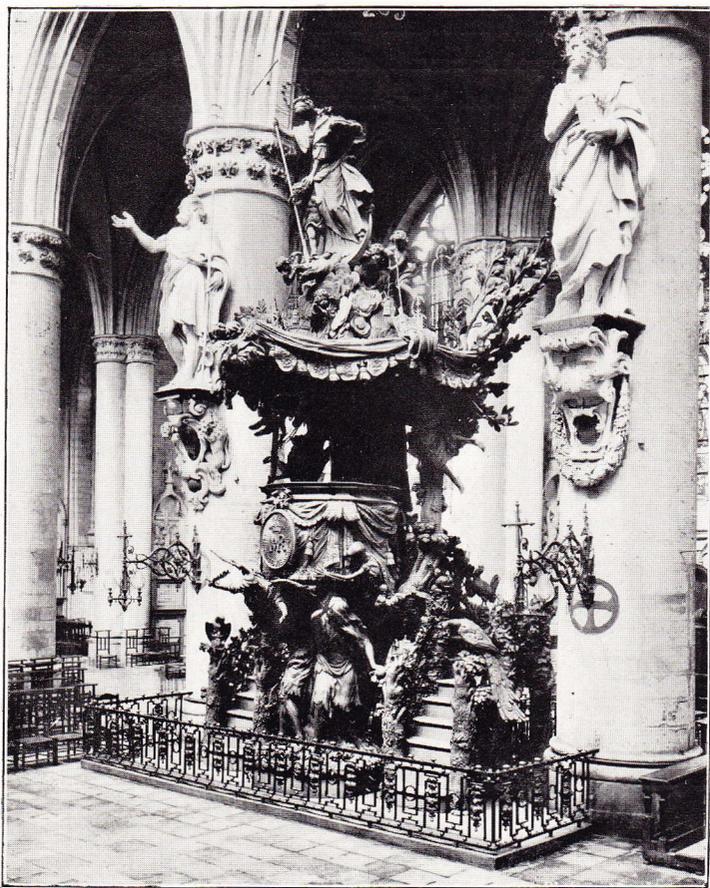


Photo Neurdein.

Chaire de Sainte-Gudule.

bre, œuvre du sculpteur Eug. Simonis, érigé en 1846 à l'abbé P.-J. Triest, fondateur et bienfaiteur d'écoles d'enfants pauvres. C'est un morceau de très grande distinction.

Fameuse est la chaire de vérité de Sainte-Gudule, créée en 1699 par le sculpteur Henri Verbrugghen pour l'église des Jésuites de Louvain. L'impératrice Marie-Thérèse la fit transférer à la collégiale de Bruxelles, au moment de la suppression de la Compagnie, par Clément XIV, en 1776.

Verbruggen, sculpteur habile, mais imbu de tous les défauts d'une époque de décadence a représenté *Adam et Ève chassés du Paradis Terrestre*. Son œuvre est un prodige de réalisation matérielle et, à cet



Photo Neurdein.

La Colonne du Congrès.

égard, mérite la célébrité dont elle jouit. Au-dessus de l'arbre de Science, la Vierge et l'enfant Jésus. Les haies qui enclosent le motif principal, n'appartenaient pas à la création primitive. Elles furent ajoutées en 1780 par un sculpteur du nom de van der Haeghen, et sont d'ailleurs des plus remarquables.

Comme dans beaucoup d'églises flamandes, d'immenses statues d'apôtres s'alignent aux piliers de la grande nef. Chacune représente le don de quelque paroissien généreux, chose faite pour expliquer l'importance

excessive que revêtent ces pesants morceaux de sculpture. A remarquer qu'ils émanent des sculpteurs les plus réputés du temps : Jérôme Duquesnoy, Luc Fayd'herbe, Jean van Mildert, contemporains de Rubens dont ils trahissent l'influence.

Chose très curieuse, les collatéraux de Sainte-Gudule sont dissemblables. Tandis que le bas côté sud a pour supporter la voûte des piliers de plan rectangulaire, ceux du bas côté nord sont en faisceaux prismatiques, ce qui ne laisse point d'offusquer un peu l'œil si, se plaçant sur les degrés du chœur, on porte le regard vers la grande nef.

Sainte-Gudule n'en est pas moins une création empreinte de haute majesté et, nonobstant des adjonctions parasites, offrant, dans ses diverses parties, des beautés de premier ordre. Le chœur, tout particulièrement, avec son pourtour, est un morceau d'architecture accompli.

La collégiale possède un trésor de grande richesse, où figure un immense ostensor donné par la famille d'Arenberg en 1837. Il a pour auteur un orfèvre de Prague et coûta plus de 25.000 francs. On y voit, à la partie supérieure, une petite barque en or et en diamants, donnée en 1843 par la duchesse d'Arenberg pour remplacer le petit bateau qu'avaient offert autrefois des matelots en exécution d'un vœu et qui fut dérobée.

Les objets d'une grande valeur artistique ou archéologique, en revanche, n'abondent point dans le trésor. Exceptionnel, est un reliquaire de la vraie Croix, légué à Sainte-Gudule par les archiducs Albert et Isabelle. Il est cruciforme et porte, en caractères anglo-saxons, une inscription destinée à faire connaître que le reliquaire, probablement du X^e ou du XI^e siècle, fut consacré par Aethlmer et son frère Athelwold à la gloire du Christ pour l'âme d'Aelfric, leur frère. A la partie postérieure, on lit l'équivalent de : « *Drahmalme m'a fait* »¹. A tous égards, la pièce est fort intéressante. On y distingue, au revers, les emblèmes gravés des quatre évangélistes.

Le trésor de Sainte-Gudule conserve aussi la croix de diamants qui entourait les hosties miraculeuses.

Il détient en outre des lampes en vermeil, entourant l'autel du Saint-Sacrement, les jours de grandes fêtes; de splendides vêtements sacerdotaux, le tout relativement moderne.

¹ H. Logeman : Le reliquaire de la Vraie Croix au trésor de l'église des Saints Michel et Gudule, à Bruxelles (*Mémoires de l'Acad. royale de Belgique*, t. XLV, 1891).

Sortant de la collégiale par le portail nord, un imposant édifice nous fait face : le palais de la Banque Nationale, une des premières sinon la première des nombreuses constructions en style Louis XVI très répandues ensuite à Bruxelles. Il a pour auteurs MM. H. Beyaert et

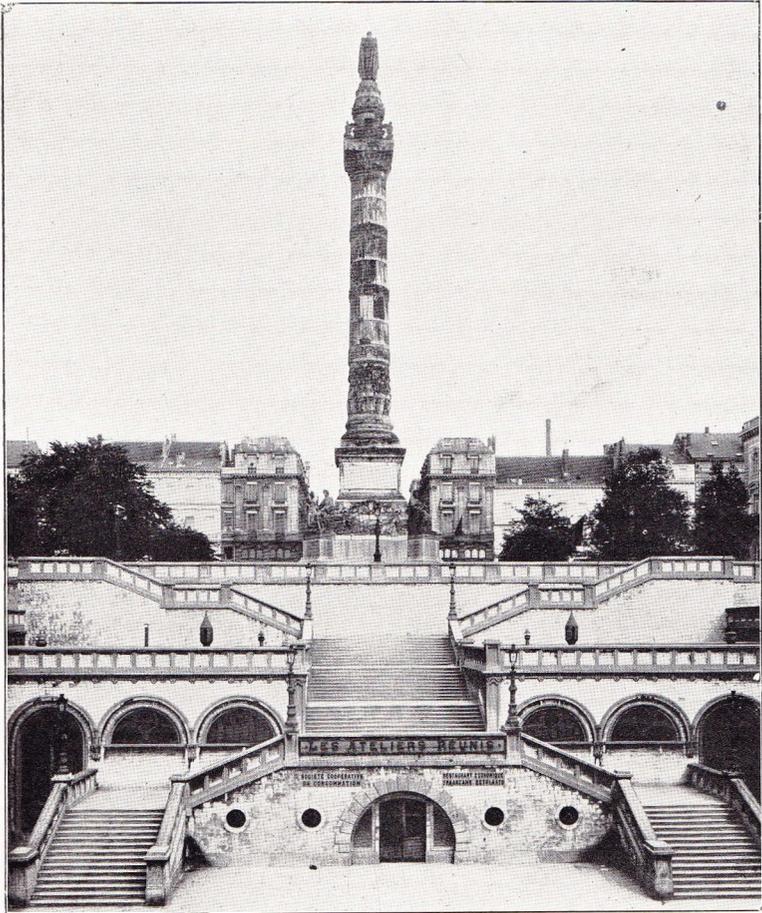


Photo Neurdein.

La Colonne du Congrès, vue de la place du Marché du Parc.

Winand Janssens ; les détails en sont d'une somptuosité et d'un goût remarquables, les proportions colossales, encore que la façade soit à étage unique. Nous avons parlé de l'ornementation. Confiée à deux artistes français de grande valeur, MM. Mongeon et Houtstont, le premier enlevé par la mort avant l'achèvement de l'œuvre, le second fixé ensuite à Bruxelles où il a créé une légion d'ornemanistes comptant parmi les meilleurs du pays. La Banque Nationale date de 1865. Sa

façade fut la première où l'on sculpta sur place la pierre blanche, chose alors inconnue en Belgique.

La distribution intérieure, extrêmement bien conçue, inaugura le système des grands halls rassemblant les guichets, séparés du public par des cloisons vitrées.

Le chevet de Sainte-Gudule a été récemment complété par l'adjonction d'une nouvelle sacristie. Plusieurs des maisons qui lui font face, apparaissent déjà dans les vues du XVII^e siècle. L'ancienne cure, sur le même alignement, s'adosse à la première enceinte, dont, au fond du jardin, subsistent des parties fort intéressantes. Sainte-Gudule en formait un des points extrêmes.

Par la rue de Ligne, rue que traverse la montagne de l'Oratoire — à voir, en passant, bien conservée, une intéressante façade du XVII^e siècle —, nous atteignons la Place du Congrès bordant la rue Royale. Décrivant un rectangle de 90 mètres sur 50, la place s'y raccorde par deux rampes et un escalier. Une balustrade semi-circulaire, ornée de candélabres, contourne le plateau orné de végétations, où s'élève la colonne commémorative du Congrès national et de la Constitution belge de 1831, son œuvre. Un panorama merveilleux se déroule d'ici aux regards du promeneur.

La disposition générale de la place et de ses abords fut tracée par Cluysenaar (1811-1880) ; les grands hôtels latéraux, ainsi que la colonne elle-même, sont de J. Poelaert (1816-1879) dont le nom devait bientôt s'attacher à l'une des conceptions architectoniques les plus considérables du XIX^e siècle, le Palais de Justice de Bruxelles.

Issue d'un concours ouvert en 1850, la colonne du Congrès, dont la première pierre fut posée le 14 septembre 1850 par Léopold I^{er}, fut inaugurée par le même souverain le 25 septembre 1859. Deux architectes : J. Dens d'Anvers et J. Poelaert, de Bruxelles, avaient partagé les suffrages du jury ; le projet de Poelaert fut adopté. Haut de 46 mètres, portant à son sommet l'image en bronze du premier roi des Belges, par Guillaume Geefs (1806-1883), le monument est décoré à sa base de quatre figures de bronze symbolisant les grandes libertés inscrites dans la Constitution : liberté des Cultes, liberté d'Association, liberté d'Enseignement et liberté de la Presse. Ces quatre statues sont respectivement de Simonis, de Fraikin et de Joseph Geefs. E. Simonis est, en outre, l'auteur du haut-relief, les Provinces belges unies par le génie de la Belgique, également des beaux lions en bronze gardiens de la colonne. A la base de celle-ci on peut lire, gravés dans le marbre, les noms des membres du Gouvernement pro-

visoire, le texte de la Constitution, et les noms de ses auteurs. Ensemble à la fois intelligemment conçu et remarquablement réalisé.

Du haut de la colonne, dans une sérieuse mesure, déjà, de la place du Congrès, la vue embrasse de très vastes horizons : la masse verdoyante du parc royal de Laeken, où se dresse le monument élevé à Léopold I^{er} par



Photo Neurdein.

L'église Sainte-Marie.

la reconnaissance publique ; la nappe étincelante du canal de Willebroeck ; la voie ferrée se perdant dans les lointains brumeux, les prairies arrosées par la Senne, et là-bas, là-bas, vers le nord, une tour massive, celle de Saint-Rombaut, à Malines. Même par les temps clairs, on peut voir se dessiner la flèche de Notre-Dame d'Anvers !

Sur le ciel, dans la direction de l'ouest, se découpe un arbre désigné dans la langue populaire comme « l'arbre-ballon » dont la couronne a effectivement une forme parfaitement sphérique. Les érudits le nomment « l'arbre de Ferraris », le fameux ingénieur autrichien (1726-1814) en

ayant fait une des bases de sa triangulation pour la levée du plan des environs de Bruxelles.

Vers l'est, c'est la rue Royale où, sur de beaux horizons, se détache grandiosément, le dôme de Sainte-Marie et, plus près, la ligne vraiment très noble des serres du Jardin botanique tandis que, vers le sud, dans le prolongement des somptueux hôtels de la brillante artère formée par la rue Royale, se dresse, colosse de pierre, le babylonien Palais de Justice. Tableau vraiment grandiose d'une cité florissante, donnant l'évidence de sa richesse, entretenue par sa surprenante activité. Nous sommes d'ailleurs ici à l'un des sommets les plus élevés de l'agglomération. La place du Congrès surplombe de plus de 12 mètres la place dite du Marché du Parc, vers laquelle descend un escalier monumental de 82 marches, divisé en sept rampes inégales, sur une largeur de 40 mètres.

Ce bel ensemble, partie intégrante du plan d'aménagement de la place, en 1850, ne répond à sa destination que d'une manière imparfaite. Les quartiers qu'il est appelé à desservir sont médiocrement en rapport jusqu'ici avec son importance.

Les Villes d'Art Célèbres

HENRI HYMANS

Bruxelles

H. LAURENS, ÉDITEUR



Les Villes d'Art célèbres

BRUXELLES

PAR

HENRI HYMANS

CONSERVATEUR HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

Ouvrage orné de 139 gravures

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1910

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays